

## Une éthique de la topologie ?

Thatyana Pitavy

Je me suis laissée prendre par l'association libre pour traiter de ce thème passionnant de l'éthique et de la topologie en psychanalyse. A vrai dire pas si libre que ça, car il y a toujours une question de fond qui m'habite, qui oriente ma pratique, celle de savoir *comment faire* ? *Comment faire* - coté analyste - est une question qui relève de la technique, Technique, *tekhné*, « *l'art du savoir-faire* » *art et technique sont la même chose, toujours cette idée d' « un métier ou d'une forme spécialisée de technique comme la charpenterie, la forgerie ou la chirurgie. »* En tout cas, ce qui peut nous intéresser dans l'étymologie du mot, c'est que l'art-technique évolue dans le domaine du contingent, *de ce qui pourrait être autrement qu'il n'est*. Ça introduit une certaine idée de progrès, de mouvement, de transformation, notion chère à la topologie. La *techné* s'intéresse au *comment faire*, encore mieux, elle s'intéresse à déceler le savoir *comment faire*, et ça nous intéresse aussi... Car, c'est de ce *savoir comment faire* dont il est question dans la direction et dans la fin de la cure

Seulement, on réalise très vite que savoir *comment faire* ne se limite pas à une application du dispositif dit technique, que cela ne suffit pas et que c'est loin d'être une garantie pour qu'une cure trouve une direction, voire même une fin. La technique psychanalytique n'est pas une science appliquée. La psychanalyse n'est pas une science non plus. On sait qu'il y a eu des vellétés scientifiques du côté de Freud et de Lacan, mais que ça soit l'un ou l'autre, ils ont vite trouvé des limites. Comment prouver l'existence de l'inconscient en passant par les souris de laboratoire ? La vérité du *parlêtre* sort par la bouche (Boca della Verità) et que je sache, la science n'a pas réussi, jusqu'ici, à faire parler les rats... Lacan va même plus loin :

« *La psychanalyse n'est pas une science. Elle n'a pas son statut de science et elle ne peut que l'attendre, l'espérer. Mais c'est un délire dont on attend qu'il porte une science. C'est un délire dont on attend qu'il devienne scientifique.* Il est lucide et continue : « *La psychanalyse n'est pas une science, car elle est irréfutable* » ! Pas de mise à l'épreuve, car son efficacité est incontestable.

Le psychanalyste prend une direction, il oriente, il prend parti à chaque fois qu'il ouvre la bouche, même quand il ne dit rien, il dit déjà beaucoup. Alors d'où partons nous ? Lacan nous met en garde, le désir du psychanalyste est un « *non désir de guérir* », surtout pas de bonnes intentions qui visent le Bien du sujet. Guérir n'est pas la finalité d'une cure, « *la guérison vient de surcroît* », dit Lacan. Elle viendrait en plus, comme un supplément. Et puis, guérir de quoi ? Lacan revient sur ce *non-désir* de guérir et ajoute qu'il s'agit quand même de guérir le sujet des illusions « *qui le retienne sur la voie de son désir* ». Guérir le sujet de ses illusions, ça c'est très joli... Ne plus croire aux histoires qu'on se raconte, oui. Mais une fois guéri et devant la voie libre

qui mène à son désir, *comment faire*, quoi faire ? Et qu'appelons-nous DÉsir à ce stade là ? Peut-on dire qu'un désir désempoigné des illusions est un désir prêt à l'épreuve du réel, un désir averti, c'est-à-dire, un désir responsable prêt à passer à l'acte. Devant ce possible qui s'ouvre à la fin d'une cure, est-ce qu'on se risque ? Pas toujours. La peur est là. Et pourtant Lacan est catégorique dans ce séminaire : « ne pas céder sur son désir ». Il y a une difficulté ici, car le support des illusions est aussi la position désirante du sujet. Et notre position désirante est celle de notre fantasme... Alors s'agit-il, à la fin d'une cure, de guérir de son fantasme ou bien de le réaliser ? Réaliser son fantasme, est-ce cela acter son désir ? Je ne crois pas. Mais *comment faire* pour prendre la voie de ce désir à l'épreuve du réel, sans tomber dans la tragédie, sans venir à point réaliser son fantasme ? *L'atè*.

Lacan revient sur Antigone, qu'est-ce que ce mythe nous apprend ? Fille d'Œdipe, Antigone est celle qui ne cède pas à son désir ni à son devoir d'ailleurs car, chez elle, ils sont absolument en continuité, d'où la force et la détermination de son acte. L'éclat d'Antigone, sa belle mort, son désir de mort, son être pour la mort, son amour pour les morts, héroïne tragique, tout cela est très Beau, certes. Mais qu'est-ce que cela veut dire, réaliser son destin ? Quel est ce franchissement, ce dépassement, cette folie, *l'atè* ? Il est clair qu'elle a ce courage d'aller au-delà... aucune loi ne l'arrête, ni personne, elle défie et ne cède pas, elle n'est plus de ce monde, inhumaine, pure transcendance. Mais cet au-delà où elle se retrouve, entre deux morts, déjà morte, prête à rejoindre les siens et la prophétie : la passion familiale. Antigone est animée par un pur désir, un désir pur, purement symbolique. Elle est une machine de guerre, une terroriste. Elle avance « sans crainte et sans pitié » et sans aucune division. Antigone ne cède pas sur son désir tout en refusant de jouir de la vie, du réel de la vie. Antigone, serait-elle une « anti-borroméenne » ? Anti-borroméenne, car elle va réellement jusqu'au dénouement, il n'y a pas de marge de manœuvre, ni aires de métaphore qui lui permettent d'opérer, de négocier quoi que ce soit... L'irréversibilité de son acte fini par la dénouer d'elle-même. A l'instant où elle se réalise, où elle réalise l'Atè, pour enfin aller au-delà, elle n'est plus là. Sa radicalité la met dans un point de non-retour. C'est vrai que c'est fascinant, de rester maître de son acte jusqu'au bout, la corde au cou. Au prix de la tragédie, au nom de la tragédie... Il faut voir qu'est-ce qu'on veut, j'ai quand même l'impression que c'est dans la vie que ça se passe, que l'aventure est là. C'est quand même dingue le réel de la vie, la vie qui s'impose. Quand j'étais petite ma grand-mère me disait : « ma chérie, ce n'est pas facile de mourir, on ne meurt pas comme ça... » Je crois qu'elle se sentait déjà prête. Ceci dit, elle est vécue presque 100 ans ! La vie s'obstine en nous, puisque c'est comme ça, alors on y va... Je dirai avec Lacan que « *la vie n'est pas tragique, elle est comique* ». Pas besoin d'aggraver les choses,

pas besoin d'être grave. Pas grave, mais juste responsable de notre de position de sujet, ça oui.

Une éthique de la topologie, voici la question. Ce qui nous intéresse, c'est de savoir si la topologie est un progrès à notre technique ? Si elle apporte du nouveau et, si c'est le cas, quel usage on peut en faire. Il y a quelques années nous avons eu des journées sur la topologie et la technique, j'avais posé cette question « La topologie est-elle une technique ? » On dit que quand on pose une question, c'est qu'on a déjà la réponse. A cette occasion, j'avais avancé que, non seulement, la topologie était une technique, mais que la topologie lacanienne était un progrès technique dans la direction et dans la fin de la cure. Alors pourquoi un progrès ?

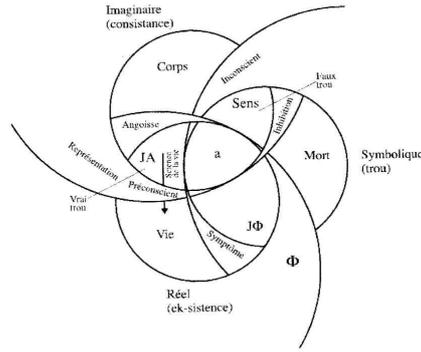
Tout d'abord parce qu'elle permet de lire et d'écrire la clinique que nous rencontrons aujourd'hui, clinique mouvante, mutante qui nous laisse parfois sans repère et sans savoir trop quoi faire... Du coup, une clinique moins névrotique pour ainsi dire, avec toute la difficulté que cela comporte en termes de technique psychanalytique justement... Une clinique de bords, *border*, de quoi interroger le modèle des trois grandes structures hérités de la psychiatrie classique: psychose, névrose et perversion. Suffit d'être un peu clinicien pour vite se rendre compte que les frontières ne sont plus si tranchées que ça. Que les frontières fermées peuvent devenir des frontières ouvertes, et que quand elles sont ouvertes nous aurons plutôt à faire avec une topologie de bord. Bord, qui en clinique peut se traduire par des mises en continuité, par des confusions de registres, par des entre-deux. Qui n'est pas un peu fou ? Notre noyau paranoïaque est toujours prêt à monter en surface, parfois il suffit d'un mot pour vriller. Quoi dire de ces sujets atopiques, pas nécessairement psychotiques, en quête d'amarre ? Les sujets addicts qui brouillent toutes les pistes diagnostiques... Les phobies et leur plaque tournante ? Quid des perversions et des fétichismes ? Qui n'a pas son phallus sacré/caché ? Difficile de ne pas lire chez les sujets que nous rencontrons aujourd'hui une pluralité de positions subjectives voire fantasmatiques qui peuvent changer, se transformer en fonction du réel rencontré. Tout est moins figé, fixé qu'auparavant, le déclin du patriarcat y est pour beaucoup, ça va très vite dans le social et forcément très vite aussi dans la vie psychique de chacun de nous, notre monde s'est accéléré. Il y a une résonance entre le social et l'inconscient plus immédiate aussi, car la temporalité de notre époque est celle de vivre en temps réel. Au risque du traumatisme d'ailleurs, qui est une des grandes figures de notre modernité. Prenons exemple dans notre actualité : nous vivons un moment phénoménale, cette pandémie n'a pas dit son dernier mot, un ennemi invisible qui s'immisce dans les poumons de l'humanité. Il nous a coupé l'air, les ailes et tout à coup, le monde s'est ralenti... ça va être intéressant de suivre l'après-coup de ce que en train de nous arriver... Ce changement radical de rythme, ce qui a été l'expérience du confinement, de l'isolement pour certains, le déconfinement... même notre façon

de travailler, un séminaire d'été sur zoom alors qu'on devrait être à Dublin...tout cela est incroyable. Avec ceci de très particulier, que c'est un virus politiquement correct, démocratique, il y en a pour tout le monde, il ne fait pas de distinction de races, de langues, de religion ou de sexe. Nous avons ici une preuve que le sujet évolue dans le domaine du contingent, qu'il est sujet à toute conjecture réelle qui se présente à lui, un sujet qui doit s'écrire du tac au tac ! Le réel est toujours en attente d'écriture.

Avançons. De quelle topologie parlons-nous ici ? « Le truc analytique ne sera pas mathématique », disait Lacan. Alors, dans quel terrain avançons-nous quand on parle topologie ? De la topologie lacanienne, bien entendu, de l'usage que faisait Lacan des mathématiques, usage pour le moins subversif, car, nous savons que derrière la rigueur et la formalisation mathématique il y avait la liberté de Lacan de ne faire qu'à sa tête ! S'il allait chercher dans d'autres disciplines un dialogue, c'était pour mieux servir sa cause, la cause de son désir, à savoir, la psychanalyse. Lacan cannibale, il avait cet appétit d'aller manger et faire sien ce qu'il y avait de mieux dans l'Autre. Un manger bien au-delà d'une pulsion orale, car l'incorporation est, ici, un acte politique : une façon de prendre son parti.

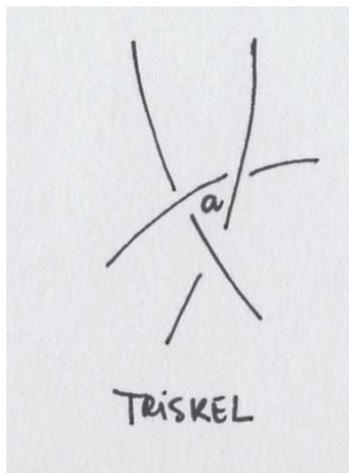
Les dix dernières années de son enseignement ont été radicalement marquées par la topologie, par l'étude de la théorie des nœuds, notamment du nœud borroméen. Nœud qui lui allait comme une bague au doigt, disait-il, qui tombait juste. Juste par rapport à quoi ? Avec le nœud, Lacan a trouvé un support, une façon de donner consistance à la théorie et à la technique qu'il était en train d'élaborer. Donner consistance, qu'est-ce que c'est ? Voilà que cela interroge, car la consistance est toujours affaire d'imaginaire... Pas n'importe lequel, vu que la topologie lacanienne introduit un progrès à la dimension imaginaire, elle dote l'imaginaire d'une fonction : d'une fonction logique (symbolique) qui lui sera propre. Un imaginaire qui se décolle de l'axe imaginaire  $a - a'$ , qui se décolle du spéculaire pour devenir un imaginaire consistant, opérant, opératoire, un imaginaire capable d'effectuer des opérations logiques, voir des opérations réelles. Rappelons-le, « la topologie est imaginaire », c'est dans *La topologie et le temps*. La consistance du nœud est imaginaire, mais son ek-sistence est réelle, Lacan insiste là dessus.

Nous savons que Lacan n'a pas fait du nœud borroméen un modèle scientifique, mais il est clair qu'il a fait de ce nœud une écriture. Une écriture nodale qui tente une approche structurale du sujet, qui tente de saisir et d'écrire un réel. Quel réel ? Le réel qui nous met au travail, celui qui nous vient de notre pratique. Il me semble que c'est toujours ce réel là qu'il s'agit de saisir. En tout cas, c'est de ce réel là que Lacan partait pour élaborer sa théorie. Cela aussi est une autre avancée borroméenne, car, avec le nœud borroméen, le réel peut s'écrire, il n'est plus l'impossible à dire et à imaginer. Il est *le possible en attendant qu'il s'écrive*, c'est dans l'Insu que sait.



Dans sa rencontre avec la topologie, on entend aussi un espoir de transmission, d'une transmission qui se voudrait « quasi » intégrale, car le noeud borroméen est un condensé lacanien, à voir de près, tout y est ! Ceci dit, Lacan reste ambivalent quant au discours de la science et quant au leurre de ce qui serait une transmission « sans perte » et « sans sujet ». Le fait est, que la topologie ne règle pas la question de la transmission ni d'une possible scientificité psychanalytique, mais elle devient un opérateur fabuleux, pertinent de la pratique de Lacan.

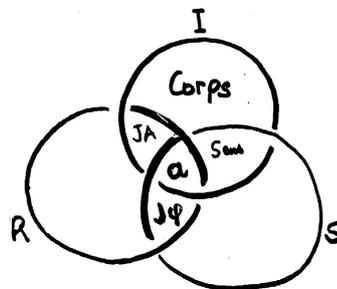
Le noeud borroméen est une écriture, un maniement à partir duquel Lacan s'oriente, d'où il opère, invente, c'est également de ce lieu qu'il va dorénavant s'adresser, inviter... Lieu silencieux, vide et troué, de quoi désenchanter plus d'un. Mais il ne cède pas, il va tracer visant la lettre, dernière instance au bord de l'inconscient, littéral, littoral. Cette petite lettre qu'il va localiser au creux du noeud, petite lettre qui creuse, lettre en forme de l'objet petit a, point de coïncement du noeud et de toute la théorie qui s'articule à partir de là. *Théorie de l'objet a*, ça tient par là, de là, par cet objet cause du désir et de vérité au coeur de la chaîne borroméenne.



Nous trouvons dans le séminaire à l'étude de cette année, les prémisses de cette topologie borroméenne, l'esquisse de ce lieu vide où demeure la Chose... lieu vide comme condition *sine quoi none* du désir. Ce lieu vide qui plus tard prendra la forme du tryskel, de ce triple trou central où Lacan localise l'objet a. Topologie de la cause du désir.

L'écriture borroméenne est un tournant spectaculaire dans la pratique de Lacan. Et pour rentrer dans le vif de l'éthique de ce noeud, je ferais quelques remarques essentielles :

- 1- Relativisation de l'instance paternelle : Lacan passe du nom du père aux noms du père au pluriel. Avec cette topologie qui passe du UN au trou.
- 2- Les trois dit-mensions : RSI, réel, symbolique et imaginaire deviennent absolument équivalentes et solidaires à l'égard de la structure. Pas l'un sans les autres.
- 3- Décentralisation du Phallus et relativisation de la jouissance phallique. Elle devient une jouissance parmi d'autres.
- 4- Le tryskel – Lieu vide - trou-générateur de cette chaîne, où Lacan localise l'objet a. Lieu d'où le psychanalyste doit opérer, lieu d'où son désir doit s'articuler.
- 5- Les jouissances ne sont pas un mal, mais un fait de structure, effet du langage sur le corps.
- 6- Le réel peut se supporter d'une écriture.



Voilà, le noeud permet à Lacan d'écrire sa théorie de l'objet a, il prétend que « cet objet fait le noyau élaborable de la jouissance ». En regardant ce noeud on peut effectivement déduire que l'ek-sistence de ces trois jouissances est assurée par ce point trou-tourbillon générateur, *heim* de l'objet a. Comme vous voyez, elles gravitent autour... Si on tient compte de cette écriture, on pourrait même poser la question si l'objet petit a ne serait plutôt ici objet cause des jouissances ? Glissement du désir vers les jouissances... Ou plutôt une écriture qui répond au désir, car la cause du désir et ce qu'il vise n'est rien d'autre sinon jouissances. C'est intéressant, toutes ces façons de nommer « a », les facettes tantôt imaginaire (du fantasme), tantôt symbolique (du désir), tantôt réel (plus-de-jouir) qu'on peut attribuer à l'objet a. Vous voyez bien qu'il est ici un véritable opérateur, tout

mouvement d'extension du noeud aura la trace de cet objet. Objet qui dans sa fonction cause du désir garde bien évidemment la structure du trou, trou fondamental du sujet. Mais dans sa dimension imaginairement réelle on peut interroger quant à sa nature d'objet de/dans la réalité : d'objet « positif », voir fétichisé. Autre particularité c'est qu'il n'est pas ici un objet détaché du corps, chose curieuse, Charles Melman fait souvent cette remarque, qu'il est situé dans ce point même de coïncement, de serrage. Il avance dans L'Étude critique du séminaire RSI que, dans la perversion, ce qui permet aux trois ronds de tenir ensemble, c'est justement cette qualité particulière de l'objet petit a maintenu au centre. « La permanence, la substantification, la prévalence de son imaginarisation ». On pourrait aussi faire l'hypothèse que ce même objet coïncé chez le névrosé change de nature, sa condition est d'avantage symbolique, objet du manque, cause du désir... Tout ceci pour vous dire que la structure borroméenne à laquelle nous avons à faire est la même, mais la relation de chacun à l'objet, donne une consistance, une forme clinique spécifique.

Dans la Troisième, Lacan demande : « où se loge ce *ça se jouit* ? » Dans les registres catégoriques de l'imaginaire, du symbolique et du réel. « Le symbolique, l'imaginaire et le réel, c'est l'énoncé de ce qui opère effectivement dans votre parole quand vous vous situez du discours analytique, quand analyste vous l'êtes. Mais ils n'émergent, ces termes, vraiment que pour et par ce discours. » Autant dire que le désir de l'analyste est ici, lui aussi serré à cette écriture borroméenne, c'est-à-dire, à cet objet tenu au centre, en place d'agent. L'analyste doit venir se loger dans ce point-trou, en place de semblant d'objet. Toujours dans la troisième Lacan continue : l'objet *a* « c'est ça qui s'attrape au coïncement du symbolique, de l'imaginaire et du réel comme noeud. C'est à l'attraper juste que vous pouvez répondre à ce qui est votre fonction : l'offrir comme cause de désir à votre analysant. C'est ça qu'il s'agit d'obtenir. Mais si vous prenez la patte, ce n'est pas terrible non plus. L'important, c'est que ça se passe à vos frais. »

Quelle différence ici entre la perversion et le désir de l'analyste, vu que l'écriture semble être la même pour les deux cas ? Or, il me semble qu'en aucun cas l'analyste ne viendra se substituer à, substantifier ou recouvrir ce trou. Son rapport à l'objet a dans le dispositif d'une cure reste lettre morte pour l'analyste. Ça se joue serré, les risques des glissements sont souvent là, mais l'éthique borroméenne est garantie si on se tient à la structure du trou et non pas à celle du fétiche.

Les jouissances, vous voyez bien que nous ne sommes plus dans un rapport de la jouissance comme un mal absolu. La jouissance Autre n'est pas encore nommée comme telle dans le séminaire de l'éthique, mais on l'entend que c'est bien cela qui est visée dans la jouissance de la transgression – la jouissance sadienne. Les jouissances dans le noeud borroméen sont aussi bien au-delà de la logique du tableau de la sexuation présenté par Lacan dans le séminaire « Encore » où nous trouvons Jouissance phallique et jouissance Autre séparées, en tout cas dans des champs opposés selon la position sexuée du sujet : homme ou femme. La jouissance Autre – féminine- comme étant une jouissance supplémentaire à la jouissance phallique. Dans cette écriture les jouissances occupent le même espace et chacune est UNE parmi d'autres, à l'exception de l'objet a. Nous ne sommes plus dans une logique phallogocentrique et vous voyez bien que rien n'empêche d'accéder à ces quatre jouissances selon qu'on soit homme ou femme. La modernité du borroméen est déconcertante, noeud (a)sexué, désencombré de la question du genre et de l'anatomie. La position sexuée du sujet vient de son rapport à l'objet. Point à la ligne.

Regardons cette écriture, elle n'est que trou... Nous savons depuis l'*Au-delà du principe du plaisir* que la pente chez nous est celle du pire, la jouissance ce n'est pas le plaisir, c'est la douleur... Lacan est tranchant sur la question : « *le désir de l'homme c'est l'enfer* » ! Nous sommes ici dans la limite entre désir et jouissance. Voilà, comment faire pour limiter un corps qui ne pense qu'à jouir ? « Jouir à tout prix ». Autrement dit, comment chacun se débrouille pour ne pas brûler en enfer ? Je dirais que tout est une question de dosage.

Parce qu'après tout, au nom de quoi se limiter à une de ces jouissances et ne pas franchir certains bords ? Jouissance de la transgression. Après tout, en quoi cela ne serait-il pas possible de visiter ces jouissances sans pour autant s'y engouffrer, dérailler, sans se perdre ? Un trait pervers, voyons, ça peut-être un salut pour un sujet, la clinique nous démontre cela, qu'il permet certains franchissements, des *actings* heureux, malheureux aussi.. Et alors ? Elle est là aussi la vie, dans ces quelques égratignures...

Le savoir comment y faire du noeud borroméen est celui de ne pas se laisser engluer par un de ces trous, comme si aller toucher le fond du trou n'aurait pas à faire avec la perte. La mise à plat de ce noeud permet justement de voir que les jouissances sont plurielles et que si on s'engouffre dans une, nous ne jouissons pas des autres ! J'aurai envie de dire qu'on se tient mieux en mouvement, cheminant au bord des trous plutôt que plongés dedans. Puis si on va au bout de l'éthique borroméenne, de l'hérésie lacanienne, de son RSI, c'est sans doute pour le dépasser,

pour se dépasser. Comment s'autoriser, oser s'en servir, si on ne veut pas se passer du père, « s'en passer pour pouvoir s'en servir », dit Lacan à propos du nom du père et de la fin de l'analyse.